Protection de l'enfance
XIX–XXe siècles

Pour citer cet article :

Fröbel (F.), *Les jardins d'enfants*, Imprimerie Gratiot, Paris, 1855

Pro Juventute
Zentralsekretariat
Bibliothek Br 761

LES

JARDINS D'ENFANTS

NOUVELLE MÉTHODE

D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION

DE

FRÉDÉRIC FROEBEL

Extrait du **DISCIPLE DE JÉSUS-CHRIST**
RECUEIL MENSUEL
DU PROGRÈS MORAL ET RELIGIEUX

PARIS
BORRANI ET DROZ, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE DES SAINTS-PÈRES, 9

1855

Papersave 2017 Entsäuert

Pro Juventute
Zentralsekretariat
Bibliothek
Cr 765

FRÉDÉRIC FROEBEL

LES

JARDINS D'ENFANTS

B1219345

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, rue Mazarine, 30.

Pro Juventute
Zentralsekretariat
BIBLIOTHEK
12 76 s

LES

JARDINS D'ENFANTS

NOUVELLE MÉTHODE

D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION

DE

FRÉDÉRIC FROEBEL

PARIS

BORRANI ET DROZ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 9

—

1855

Pro Juventute
Zentralsekretariat
BIBLIOTHEK

12 Fb 4

LES

JARDINS D'ENFANTS

NOUVELLE MÉTHODE

D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION

PAR

FRÉDÉRIC FROEBEL

PARIS

BOURANT ET DROZ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 9

1855

LES

JARDINS D'ENFANTS

NOUVELLE MÉTHODE

D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION

DE

FRÉDÉRIC FROEBEL

NOTICE SUR LA VIE DE FROEBEL.

Frédéric Frœbel naquit en 1782 à Oberweissbach, dans la principauté de Schwasbourg-Andolstadt. Son père, humble pasteur de campagne, l'éleva dans les principes les plus purs de la religion chrétienne.

Encore bien jeune, Frédéric perdit sa mère et fut ainsi privé des soins, de l'affection tendre, intelligente et dévouée dont l'enfance a un si grand besoin. Peut-être est-ce là qu'il faut chercher la source du dévouement avec lequel il défendit plus tard la cause de l'éducation maternelle.

Les visites qu'il fit avec son père dans les chaumières de la paroisse, les souffrances qu'il y trouva, les scènes de famille auxquelles il assista, achevèrent de développer dans l'âme du jeune homme l'amour de l'humanité et le désir de remédier aux maux qu'il lui avait été donné d'observer.

Il étudia spécialement les sciences naturelles, les mathématiques et l'agriculture. Après avoir passé quelques années en Suisse, sous la direction de Pestalozzi, il prit part à la guerre de l'indépendance allemande, dans le régiment de Lutzac. Nommé plus tard inspecteur du musée minéralogique de Berlin, il abandonna bientôt cette place lucrative, préférant, même au prix de dures privations, consacrer tout son temps à la réalisation de l'idée qu'il avait toujours eu en vue, le perfectionnement de l'éducation des enfants.

Il fonda son premier établissement à Keilhau, petit village de la Thuringe, où son école, soutenue des populations voisines, subsiste encore aujourd'hui.

La ferme qu'il avait acquise était trop petite pour y placer ses élèves; en attendant que les nouvelles constructions fussent achevées, le pauvre Frœbel dut se loger dans le poulailler; il s'accordait à peine le nécessaire, réduisant à deux pains sa provision de la semaine, et marquant avec de la craie la portion de chaque jour. Sa femme partageait ses travaux et ses sacrifices.

Dans les voyages qu'il fit pour vulgariser son système, il passait souvent les nuits en plein air, économisant la dépense de l'auberge pour l'employer à l'éducation de quelque pauvre enfant.

Après bien des années d'expérience, il reconnut la nécessité d'appliquer son système à des enfants plus jeunes que ceux qu'il recevait à Keilhau; il laissa la direction de cette école à un de ses parents,

et chercha à réaliser son idée des *Jardins de l'enfance*. Il ouvrit des cours pour la développer, puis fonda des *Jardins* dans plusieurs villes d'Allemagne, à Hambourg, à Dresde, à Leipsick, à Gotha, et même en Suisse.

La mort vint arrêter dans son œuvre de bienfaisance et de dévouement, cet homme qui semblait vouloir se consoler de ce que Dieu ne lui avait pas accordé d'enfants, en étendant sur ceux des autres une paternelle sollicitude. C'est le 21 juin 1852 qu'elle le surprit à Marienthal, où il avait fondé un établissement pour former de jeunes institutrices.

Frœbel avait eu à vaincre de grandes difficultés, le succès a couronné ses efforts; aujourd'hui les *Jardins de l'enfance* sont répandus en Allemagne, en Angleterre, en Amérique même; et chaque jour voit s'affaiblir l'opposition que, comme tout système nouveau, ils avaient rencontrée d'abord.

Lorsque, plus tard, on écrira sa vie et que l'on jugera son œuvre, il sera certainement salué comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, comme un de ces rares instruments de la Providence qui se consacrent entièrement à la propagation d'une idée sainte et bonne, comme un de ces fidèles disciples du Christ, qui, marchant sur ses traces et renonçant à eux-mêmes, se livrent volontairement et avec joie en sacrifice pour leurs frères.

Simple de cœur, de mœurs, de caractère; humble comme un enfant, dont il avait conservé l'expression

pure et naïve, sous les cheveux blancs du vieillard; en même temps intrépide et ferme comme un héros ou un martyr devant les obstacles et les souffrances; toujours méconnu, ainsi qu'il arrive au génie, mais toujours triomphant par l'inébranlable confiance en Dieu; dévoué à sa mission jusqu'à oublier pour elle, non pas la gloire seulement, mais la science, qui lui était plus chère, surtout celle de la nature dont plus que personne peut-être il avait sondé les mystères et les secrets, mais qu'il ne voulait appliquer qu'au perfectionnement et à la sanctification de l'âme immortelle; en un mot, homme primitif, n'ayant rien perdu de l'empreinte originelle, constamment capable d'écouter et de comprendre le langage que le Créateur parle à la créature, par ses œuvres et par la conscience, et toujours prêt aussi à le manifester aux autres : Voilà Frœbel.

Il ne recherchait pas les honneurs et la célébrité sur la terre; uniquement occupé de son œuvre, il se contentait de l'approbation d'un petit nombre d'amis et de disciples, qui vénèrent et bénissent sa mémoire; mais cette œuvre, un jour, et bientôt, parlera pour lui. On reconnaîtra qu'il a constitué sur la vraie base l'éducation de l'être humain, si imparfaite encore à l'heure qu'il est; et par son secours les femmes deviendront, comme il les appelait : *les Jardinières de l'enfance*, soignant la plante humaine par le soleil de leur amour, et la faisant s'épanouir comme la fleur, sans la comprimer, sans la fausser, d'après les lois de la nature et selon la volonté de Dieu.

NOUVELLE MÉTHODE

D'ÉDUCATION ET D'INSTRUCTION[1]

Les enfants ont en eux l'éternité de la vie; nous préparons par eux le bonheur des générations futures, et nous leur tressons des couronnes de roses ou d'épines. Vivons pour nos enfants.

FRÉDÉRIC FROEBEL.

I.

Tous les efforts qui ont été tentés jusqu'ici pour améliorer l'éducation et l'instruction en les complétant, sont loin d'avoir atteint leur but, qui est d'amener le développement *libre* et *individuel* des facultés de l'enfant, sans les comprimer par aucune gêne ou direction arbitraire.

Dans les écoles comme dans les familles, l'objet princi-

(1) Le bon accueil que l'idée de Frœbel a trouvé à Paris fait espérer qu'elle sera bientôt réalisée en France.

L'extrait suivant du journal l'*Ami de l'Enfance* prouve que le Ministère de l'instruction publique a dirigé son attention sur ce sujet :

« Une dame étrangère qui s'est acquis des titres à la reconnaissance des amis des salles d'asile, et qui est venue en France visiter les établissements d'éducation de la première enfance, Mme la baronne de Marenholz de Hanôvre, a attiré l'attention de S. M. l'Impératrice sur les perfectionnements introduits, en Allemagne, par Frœbel, dans la méthode actuellement en usage. L'Impératrice, dans sa sollicitude pour tout ce qui se rattache au développement de l'œuvre honorée de son haut patronage, a renvoyé l'examen des procédés dont il s'agit à S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique. Son Excellence a soumis l'exposé de Mme de Marenholz au comité central. Le comité a décidé qu'une expérience serait faite au *Cours pratique* des salles d'asile, sous la direction d'une sous-commission de trois de ses mem-

pal de l'éducation, bien qu'on le conteste encore, consiste à *dresser*, à *façonner* en quelque sorte l'enfant depuis le commencement de sa vie.

Pour l'élever selon la volonté de Dieu, il faut faire épanouir en lui les *dons individuels*, les *aptitudes spéciales*

bres. Cette sous-commission est composée de Mmes la comtesse de Bar, la baronne de Varaigne, et Hanryat. — M. Lorain, président du jury de la Seine pour l'examen des aspirantes au certificat d'aptitude, a été désigné pour se joindre à ces dames. »

L'essai de la méthode Frœbel se fait depuis deux mois chez Mme Pape (née Carpentier), dont les travaux sur la question de la première éducation sont connus et appréciés en France.

Une dame allemande, élève de Frœbel, enseigne la pratique de la méthode dans la salle d'asile de l'école normale de Mme Pape, et aussi, depuis quelques mois, dans deux autres établissements : chez les diaconesses, rue de Reuilly, n. 95, et dans l'école de Mlle Dumas, 19, rue Neuve-Sainte-Geneviève, près du Panthéon.

Une dame de Paris fait bâtir une maison dans la rue de la Pépinière, pour y fonder un jardin d'enfants, qui s'ouvrira bientôt.

Plusieurs familles de Paris, qui désirent un jardin d'enfants pour leurs propres enfants, ont l'intention d'engager une autre élève de Frœbel dans ce but.

La meilleure manière de faire participer les enfants de Paris à ce bienfait serait d'installer des directrices de jardins d'enfants aux Tuileries et aux Champs-Élysées, pendant les heures de promenade des petits enfants, pour les faire jouer d'après la méthode Frœbel. — C'est l'idée heureuse d'une dame de Paris, Mme M***, qui est estimée et vénérée comme une des grandes bienfaitrices des enfants pauvres.

Enfin, à Tours, la méthode sera introduite par la directrice générale des Dames blanches, dans une salle d'asile de cet ordre, sous la protection de Monseigneur le cardinal de Tours.

A Montpellier, une dame, qui s'est occupée depuis longtemps de l'éducation des classes ouvrières avec un grand dévouement, et qui a écrit à ce sujet des œuvres sérieuses, introduira la méthode dans la salle d'asile, sous ses auspices et dans sa propre famille : elle a engagé une jeune personne de l'Allemagne, élève de Frœbel.

Voilà des commencements pour la France, qui, il faut l'espérer, trouveront bientôt de l'imitation.

A Londres, depuis un an, on s'est occupé très-sérieusement et avec succès de l'introduction de cette méthode. Beaucoup de journaux en parlent avec une grande approbation, et un rapport des inspecteurs généraux des écoles, présenté aux deux chambres du Parlement, en

dont le Créateur a doué chaque être, en même temps que ses *facultés générales*; il faut en d'autres termes, développer l'homme *général* par l'homme *individu*.

L'instinct de l'être humain ne se prononce distinctement et nettement qu'au début de la vie, avant le développement de son intelligence. L'homme ne montre d'abord que les tendances générales qui se rapportent à son existence physique; peu à peu il fait paraître aussi les dispositions individuelles qui lui sont propres; mais il a besoin d'activité et de liberté. C'est pour cela qu'il lui faut déjà dans la première période de la vie une direction et des secours pour développer ses facultés et ses forces dans le sens du vrai et du bien.

Cette direction et ces secours doivent tenir compte des aspirations instinctives que l'enfant manifeste dès sa naissance. On aurait tort de croire qu'elles se rapportent seulement à la vie corporelle. L'âme immortelle vient de naître avec le corps, et doit par conséquent manifester ses besoins aussi bien que la nature physique.

C'est aux personnes qui entourent l'enfant au berceau, à la mère surtout, qu'il appartient de satisfaire à ces besoins primitifs de son âme : l'instinct maternel seul sait les bien comprendre et y répondre. En dehors de cette étroite et mystérieuse sympathie que Dieu fait naître entre la mère et son enfant, l'instinct de l'homme adulte n'est ni assez vif, ni assez pur, pour comprendre et pourvoir à lui *seul* aux besoins naissants de l'être raisonnable.

Et pourtant il faut y satisfaire, si l'on veut que l'éducation future ne manque point de sa base nécessaire, si

fait mention avec une inexprimable satisfaction, comme d'*une ère nouvelle dans l'éducation de l'enfance*.

En Suisse, en Amérique, en Russie, *les Jardins d'enfants* ont trouvé le meilleur accueil. On assure que même chez les Caffres cette méthode est pratiquée par les soins du nouvel évêque anglais de Natal, qui a joint à sa mission deux dames de Londres, initiées l'hiver dernier à la doctrine de Frœbel.

l'on veut en d'autres termes que l'arbre de la vie humaine pousse des racines.

Ce qu'il y a donc à faire, c'est de cultiver l'instinct maternel, de lui donner conscience de ce qu'il fait, et le moyen de faire davantage.

Durant une longue carrière de soixante-dix ans, le génie éducateur de Frœbel, joint à une observation assidue de l'instinct humain dans les nouveau-nés et dans les mères, a trouvé la clef des tendances primitives de l'âme de l'enfant, et nous a indiqué les moyens de la diriger.

C'est dans les *jeux* de l'enfant, actes instinctifs et spontanés, que la nature lui suggère pour son développement physique et intellectuel, que nous pourrons le mieux saisir son être encore voilé, et incapable de se produire par une action réfléchie.

Pour que ces jeux atteignent leur but, ils doivent développer les membres et les sens, devenir des instruments convenables pour éveiller les facultés de l'âme, et lui donner sa première nourriture. Frœbel obtient ces résultats en apprenant aux mères, par une méthode facile, à jouer et à causer avec l'enfant, en lui faisant faire des mouvements *gymnastiques*, qui développent et fortifient ses membres. Il se sert dans ce but de différents objets auxquels il ajoute le *chant* qui doit expliquer les jeux.

On voit l'idée de Frœbel : il veut fournir à la *vie de famille*, — source et point de départ de toute éducation, — le secours qui lui est indispensable ; il veut faire développer l'*instinct éducateur de la femme*, et les moyens qu'il donne forment une vraie méthode pour la première éducation.

Sa méthode remplit une lacune dans la pédagogique actuelle, de même que ses *Jardins d'enfants*, qui forment une *communauté de jeunes enfants*, qui n'est pas l'école.

Pour préparer à la vie réelle, à l'accomplissement de

tous les devoirs sociaux, la vie de famille seule ne peut point suffire; la *communauté* est indispensable au développement des vertus sociales.

La communauté des enfants dans l'école, à commencer par les salles d'asile, offre trop peu — telle qu'elle est établie aujourd'hui — l'image de la vie réelle, pour y préparer réellement; et, l'école elle-même, exige une autre préparation, que la vie de famille seule peut donner.

C'est donc un petit *monde à part*, un monde *idéal* autant que possible, que le *Jardin d'enfants* doit présenter à ses hôtes, pour les préparer à la vie du monde réel, en même temps qu'à l'école, et pour suppléer à la vie de famille.

On y trouvera l'application de l'idée qui a inspiré l'auteur de *Robinson*, quand il montre aux enfants le développement de l'esprit humain dans l'histoire d'un homme qui, dénué de tous moyens, hors ceux que lui fournit la nature, réduit en un mot à ses propres forces, découvre, invente, travaille, obtient tout ce qui est nécessaire à sa vie, et prouve encore que l'homme a besoin de ses semblables pour être véritablement heureux.

Cette idée est à peu près *réalisée* dans le *Jardin d'enfants*, qui doit montrer les commencements et les progrès de l'humanité. Les nécessités se présentent d'abord, et ce n'est que peu à peu qu'on arrive aux agréments de la vie civilisée.

Suivant Frœbel, l'enfance suit, dans son développement, une route semblable à celle qu'a parcourue l'humanité. La connaissance de l'enfance et du développement de cette dernière doit servir de guide pour satisfaire aux premières demandes des enfants.

L'humanité a fait ses premières expériences en *agissant*, c'est-à-dire en travaillant; elle a dû son instruction à ses propres ouvrages, à l'observation de la nature et à l'emploi de ses produits. L'enfant de chaque époque doit commencer de la même manière, pour arriver progressive-

ment à l'état actuel de la société, qui lui fournit, dans ce but, les moyens de culture que le temps a perfectionnés.

Il arrive ainsi du travail *brut*, qui doit seulement développer ses forces, à l'expression du *beau*, à l'*art*, qui doit le conduire à la science.

L'enfant doit former son cœur et son caractère par la volonté mise en *action*, et acquérir un peu de savoir-faire avant le développement de son intelligence, bien que ces trois mobiles de l'âme humaine soient à mettre en jeu aussi harmoniquement que possible.

Le *Jardin d'enfants* veut en un mot *faire vivre* un peu de la vie pratique et réelle avant d'arriver aux livres, à l'instruction abstraite ; il veut y préparer graduellement.

Le génie pédagogique de Pestalozzi a fourni la méthode d'enseignement par les *objets* ; mais Pestalozzi disait lui-même dans un de ses derniers discours : « Je vous donne « l'*a b c* pour le développement de l'intelligence ; il faut « maintenant découvrir l'*a b c* pour l'*art*, l'*action* et le « *savoir-faire*. »

C'est Frœbel qui l'a découvert.

Dans son éducation *par et pour le travail*, il s'applique à développer les *forces*, le *goût* et l'*amour du travail*. Faire remplir des devoirs d'aussi bonne heure que possible, et les faire remplir avec joie, par amour pour les autres, voilà le principe moral que Frœbel a mis en pratique.

Il y arrive en donnant au jeu de l'enfant un *but* et un *résultat* ; en y ajoutant l'application d'une loi fixe, il lui donne une méthode, et le transforme en occupation. C'est là ce que veut atteindre la nature, en donnant à l'enfant l'instinct du jeu, qui n'est que l'instinct de l'*activité*. Le bonheur, à cet âge, dépend de la réalisation de ce qu'exigent les lois de la nature ; c'est cette réalisation que la méthode de Frœbel fait atteindre.

L'enfant ne demande pas un *pur* amusement destiné à tuer le temps ; presque toujours, il recherche des choses

difficiles, des choses qui doivent nécessiter quelques efforts. Il se lasse bien vite d'un amusement vide qui ne lui apprend rien; on est alors forcé de lui en donner un autre : il s'habitue ainsi au besoin de *distraction*, à ne connaître les objets que superficiellement, et à les détruire — pour connaître leur construction.

La génération actuelle en fournit l'exemple. C'est notre mode d'éducation surtout qui change en instinct de destruction le penchant à *transformer* et à *construire*, que Dieu a inspiré aux enfants pour leur développement.

L'expérience des *Jardins d'enfants* a prouvé qu'on prévient ce danger en donnant aux enfants, comme le fait Frœbel, des matériaux qui leur permettent de construire eux-mêmes leurs joujoux, et d'inventer sans cesse de nouvelles transformations.

Pour faire prendre l'habitude de la concentration des forces et des facultés sur un point, c'est-à-dire pour fixer l'attention et pour vraiment apprendre, il ne faut pas une grande *variété d'objets*, mais quelques objets bien simples — primitifs — d'où l'on tire une multitude de rapports, qui permettent de remonter plus tard à leur cause.

Il faut enfin une chose *vraiment* connue, pour aller à l'inconnu; et c'est ce qui manque en général dans nos écoles primaires.

II.

Voyons maintenant l'application de ces principes dans les *Jardins d'enfants*. Frœbel a nommé ainsi ses institutions, parce que le local est un jardin; et allégoriquement, parce que l'enfant doit s'y développer *librement*, comme les plantes, d'après les lois de la nature.

La première expérience de Frœbel échoua devant l'indifférence des hommes pour le bien-être général. Mais, il y a six ou sept ans, des établissements furent fondés d'a-

près son système en Allemagne, où l'on en compte aujourd'hui plus de cinquante (1).

Dès l'âge de deux ans, les enfants sont conduits dans ces *Jardins ;* ils y restent ordinairement de quatre à cinq heures par jour, le matin et l'après-midi.

La plupart des jardins existants sont destinés aux classes aisées, qui payent la directrice, jeune personne instruite par Frœbel dans la théorie et la pratique de sa méthode. Mais cette méthode s'applique également, dans les salles d'asile, aux enfants des classes ouvrières et pauvres. C'est même à eux surtout qu'elle s'adresse pour les préparer à leur vie de travail.

Entrons dans un de ces jardins d'enfants, et voyons ce qui s'y passe.

Dans une matinée du mois de juin, par exemple, vers dix heures, nous apercevons sous l'ombrage des marronniers un espace couvert de sable fin, autour duquel sont rangés une cinquantaine d'enfants, divisés en deux cercles, l'un formé par de petits enfants de deux à quatre ans, l'autre par des enfants de quatre à sept ans.

Dirigés par deux jeunes personnes, ils chantent un cantique. C'est le commencement de la journée, ils remercient, par des paroles bien simples, le bon Père qui est dans les cieux d'avoir veillé sur eux la nuit précédente, et afin de pouvoir le remercier par des actions, ils prennent la résolution de bien employer le temps.

L'expression pieuse des enfants montre qu'ils prient; comme le cantique est fort court, ils peuvent jusqu'à la fin y concentrer leur attention.

Ils se tournent alors; ils marchent d'abord lentement, puis plus vite, pressant le pas, qu'ils marquent en frappant des pieds, suivant le rhythme d'une chanson qui indique les mouvements des pilons d'un moulin à huile, dont ils imitent le bruit.

(1) A Hambourg, à Dresde, à Leipzig, à Weimar, dans la Thuringe, dans le Hanovre, etc.

On a, pour développer les forces physiques, une série de *jeux gymnastiques ;* chacun doit exercer des muscles différents ; celui-ci s'adresse aux jambes et aux pieds. Quant au chant, il explique les gestes qu'on fait, pour indiquer ou un métier, ou des actes qu'on observe soit dans la nature, soit dans la pratique ordinaire de la vie.

Le jeu qui suit est appelé le *pigeonnier*. Tous les enfants se réunissent et forment ainsi un grand cercle ; les plus jeunes y entrent, ils représentent les pigeons qu'on enferme en rétrécissant le cercle ; l'élargissant ensuite, on laisse sortir les petits, qui se sauvent en courant, et en imitant le vol des pigeons, ce qui doit fortifier les muscles des bras et des épaules.

Dans les chants qui accompagnent ce jeu, on parle des pigeons volant joyeux dans les prés fleuris, etc.

En revenant, les petits parlent des objets qu'ils ont vus ; ils apprennent ainsi à exprimer leurs pensées et à observer ce qu'ils rencontrent, les objets de la nature surtout.

Les enfants entrent ensuite l'un après l'autre dans le cercle, et y font différents mouvements gymnastiques ; ils prennent, par exemple, les premières positions de la danse d'après le rhythme indiqué par le chant.

Ce sont là des récréations connues en général des enfants, mais pas suffisamment employées pour exercer vraiment leurs forces. Dans ces petits jeux usuels, où l'on fait remuer les mains pour imiter des métiers, ces mouvements ne sont ordinairement pas assez accentués pour pouvoir développer les muscles. Par cette imitation *active* de tout ce qui le frappe, on fait observer et apprendre à l'enfant beaucoup de choses.

Après ce premier exercice, on demande aux enfants s'ils préfèrent aller jouer avec leurs boîtes d'architecture, ou profiter du beau temps pour s'occuper du *jardinage*.

La majorité opte pour la dernière proposition. On court

alors au fond du jardin où chaque enfant possède un petit parterre qu'il doit cultiver.

Chacun se met à bêcher, à piocher, à semer, à arroser, à planter avec un zèle et une joie extrêmes. La plupart des enfants murmurent quelque chanson qui parle de la nature, du jardinage, etc.

On voit dans ces petits parterres, pousser des arbres, des fleurs, des légumes ; dans ceux des plus jeunes enfants, des branches cueillies sont enfoncées dans la terre.

On voit aussi des bancs, des tables, construits par les jeunes propriétaires ; des dessins faits avec des cailloux, des haricots secs de différentes couleurs ; des vases modelés en terre d'argile : tout cela a été fabriqué par ces petites mains, inventé par ces petites imaginations.

Les enfants donnent presque toujours les produits de leurs jardins à leurs parents ou à leurs camarades, mais surtout aux enfants pauvres. Rarement ils les gardent, surtout quand ils participent depuis quelque temps à cette *communauté* de secours mutuel.

Pendant le jardinage, la directrice et les enfants les plus âgés surveillent et conseillent les plus jeunes, qui cherchent, en creusant la terre avec leurs mains les semences de la veille, pour voir ce qu'elles sont devenues. Que de patience, que d'empire sur eux-mêmes ne leur faut-il pas pour attendre la germination ; mais aussi quel bonheur quand ils aperçoivent les premières pousses ! c'est un étonnement pieux qui leur révèle le Créateur dans les merveilles de la création.

L'enfant en est frappé, parce que c'est en quelque sorte son *ouvrage* ; il a travaillé, il a attendu ; son attention a été réellement et avec intérêt fixée sur la nature.

On choisit ce moment pour lui parler du maître de toutes choses, pour lui faire comprendre que ce n'est ni lui, pauvre enfant, ni aucune force humaine qui a pu faire germer la plante ; qu'il a fallu le soleil, la pluie, etc. ; que tout cela est l'œuvre du Dieu tout-puissant.

En travaillant le sol, l'enfant observe la nature, et de cette observation découlent naturellement et nécessairement les premières idées sur le Créateur.

Voici une petite fille qui vient à la directrice, avec quelques pois verts dans ses mains, lui demander « lequel des deux enfants qui demeurent à côté du jardin, est le plus pauvre, afin qu'elle lui donne la première récolte de son jardin, qui ne suffit pas pour deux. »

D'un autre côté, nous voyons faire un petit cours de botanique. Les enfants apportent à leurs directrices des plantes, des fleurs. On les analyse en commençant par les plus simples; on fait remarquer d'abord les formes primitives de la végétation; puis, passant successivement à des phénomènes plus compliqués, on fait admirer la sagesse de Dieu dans ses œuvres. — Mais il est évident qu'on ne borne point à cela la préparation à l'enseignement religieux.

Les tout petits enfants rangent des feuilles et des fleurs suivant leurs teintes et leurs formes, séparant les rondes, les ovales, les aiguës, et répétant avec le nom de chacune, celui des couleurs primitives ou secondaires.

Une joyeuse troupe des plus âgés vient ensuite réclamer le secours des jeunes jardiniers, afin de pouvoir, avant que l'heure des occupations ne sonne, nettoyer les cages des oiseaux, des lapins, des écureuils, etc.

Les travailleurs s'en vont, avec un petit air d'importance, rendre le service qui leur a été demandé.

Ici une petite fille cultive le jardin de son amie, retenue à la maison : heureuse d'avance du plaisir que cette amie éprouvera en voyant que ses chères fleurs n'ont pas souffert de son absence.

Là, un enfant met fièrement ses petites forces au service de sa sœur plus jeune.

Partout enfin les secours mutuels sont rendus avec plaisir. N'est-ce pas ainsi qu'on doit apprendre l'amour du prochain et la pratique de toutes les vertus sociales?

Pro Juventute
Zentralsekretariat
Bibliothek

Faire remplir des devoirs d'aussi bonne heure que possible, et les faire remplir avec joie, pour obéir à Dieu et rendre heureux ses semblables : voilà le véritable enseignement pratique de la morale.

Il y a bien pourtant dans ce petit monde des querelles, des batailles même; les garçons surtout veulent parfois se prévaloir un peu trop de leurs forces. Mais ces dissensions ne durent pas longtemps; les combattants finissent par s'embrasser, se promettant qu'à l'avenir ils en viendront là au lieu de se battre.

La punition principale qu'on emploie ici, c'est l'exclusion : premièrement du jeu qu'on dérange, puis du jardin, pour un ou quelques jours, selon la gravité de la faute. Cette privation est toujours efficace, et amène bientôt le repentir. Mais c'est généralement l'atmosphère de paix et d'amour que l'on respire dans le *Jardin d'enfants*, qui agit le plus fortement sur l'amélioration des enfants.

Pour former le caractère, pour développer l'individu de ces jeunes plantes, il est important de laisser à l'enfant sa liberté d'action. Il n'y a pas de *défenses* dans les Jardins, rien de prescrit, mais on y prend l'habitude de suivre une loi, l'habitude de l'ordre, et la soumission à une autorité qu'on aime.

En vivant avec les autres, on apprend l'abnégation de soi-même, et la nécessité de consacrer et de faire respecter sa place.

La vie pratique, *la vie pratique en miniature*, peut seule préparer l'enfant à la vie réelle. L'école et la vie de famille sans communauté plus grande, n'atteindront jamais ce but.

Dans les salles d'asile, les heures de récréation ne présentent souvent qu'une confusion de cris et de luttes, car la maîtresse fatiguée ne peut surveiller et diriger ces récréations d'une manière fructueuse pour les enfants.

Ce n'est pas là ce qui convient à l'enfant pour le rendre

heureux; il faut que, sans en avoir conscience, il se *développe* en même temps qu'il s'amuse.

Ce qui le satisfait vraiment, c'est le jeu *organisé*, et non pas l'anarchie.

Les récréations bruyantes et désordonnées que l'on remarque souvent avec peine dans les écoles, proviennent de la contrainte et de l'ennui auxquels les élèves ont été assujettis, des longues heures qu'ils ont passées assis sans pouvoir faire aucun mouvement, des études fastidieuses qu'on leur impose.

Ce contraste, cette transition brusque d'une extrême contrainte à une extrême liberté, est nuisible à l'enfant, sous le rapport physique comme sous le rapport moral.

Il doit apprendre de bonne heure qu'il ne peut y avoir de vraie liberté sans *loi*. Aussi n'appelle-t-on réellement *jeu* que les exercices organisés d'après une règle convenue qui en fait l'ensemble.

C'est le but des *Jardins d'enfants*, qui, tout en donnant aux jeux une direction, laisse un libre essor à l'individu, et procure aux plus jeunes, comme à ceux qui vont à l'école, une arène où ils peuvent développer librement, *méthodiquement* leurs forces, et faire agir toutes les facultés de leur âme.

Parcourant le jardin dans une autre direction, nous trouvons une douzaine de marmots de deux mois à deux ans, surveillés par deux mères, qui les accompagnent, par une bonne d'enfants d'un âge mûr et plusieurs jeunes personnes, âgées de quatorze à seize ans, qui font là leur apprentissage, et apprennent à soigner et à occuper les tout jeunes enfants. N'est-il pas en effet de la plus grande importance de fonder des établissements pour l'instruction de celles qui soignent la première enfance, si souvent confiée aux mains les plus inhabiles, à des femmes sans expérience, et même au cœur dépravé! Aussi est-il urgent de réaliser l'idée de Frœbel, en donnant

au sexe féminin de *toutes les classes* les connaissances nécessaires pour élever l'enfant depuis sa naissance, et surtout en exerçant la femme avant le mariage à *la pratique* de l'éducation, comme nous le voyons ici dans l'établissement que nous visitons. Du reste, l'emploi de ces apprenties *bonnes d'enfants* dans les salles d'asile et les *Jardins d'enfants*, sera une cause d'économie notable pour l'établissement. On ne payera pas ces personnes, et avec une directrice seulement on aura un assez grand nombre de surveillantes, qui occuperont les enfants d'autant mieux peut-être que, jeunes elles-mêmes, elles partagent encore leurs *amusements*.

Quelques-uns de ces petits jouent à terre sur des nattes, d'autres sont presque ensevelis sous un monticule de sable fin, réchauffé par le soleil.

Outre les jeux avec des cailloux, des haricots de différentes nuances, on voit servir à l'amusement des enfants deux des six boîtes inventées par Frœbel, et qu'il appelle *les six premiers dons à l'enfant*.

Le premier jeu se compose de six balles qui présentent les couleurs du prisme : rouge, bleu et jaune ; vert, violet et orange. Frœbel en fait usage dès les premiers mois quand l'enfant commence à *vouloir saisir* quelque chose ; — cela veut dire qu'il commence à être *actif* — et à fixer ses regards sur les objets.

La première tâche de l'enfant pour faire connaissance avec ce monde est de distinguer les différentes qualités des objets : la *forme*, la *couleur*, le *son*, le *mouvement* ; plus tard, la grandeur, le nombre, la matière, etc.

La quantité et la variété des objets qui environnent le nouveau-né, rend cette tâche très-fatigante pour ses sens, qui viennent à peine de s'éveiller.

La fatigue qu'il éprouve à discerner les qualités de chaque chose dans le chaos qui l'entoure finit par le lasser ; alors il reste oisif, c'est-à-dire qu'il ne reçoit plus aucune impression des objets qu'il voit ; il s'ennuie, car à

cet âge l'enfant connaît déjà l'ennui, la douleur de *ne pas être compris*, parce qu'on ne sait pas satisfaire à ce qu'il demande !

Il faut donc venir à son secours et l'aider à se développer. Il faut lui présenter les objets les uns après les autres, les plus simples d'abord ; lui faire comprendre les formes primitives avant de passer aux formes compliquées.

Dans ce but, Frœbel fait suspendre, devant les yeux de l'enfant, une balle soutenue par une corde ; cette balle prend successivement les trois couleurs élémentaires et puis les trois secondaires. L'enfant reçoit ainsi l'impression de la *forme* primitive — la sphère — et de la *couleur*.

On fait ensuite aller cette balle dans le sens horizontal des deux côtés et dans le sens vertical, puis on la fait tourner ; le chant indique ces directions : « Ici et là, en haut, en bas, en avant, en arrière, en cercle. »

Voilà donc la forme, la couleur, le son et le mouvement indiqués en même temps, et d'une manière assez simple pour être compris de l'enfant.

Ces jeux répondent bien au besoin de développement de l'enfant et ils l'amusent, ce que l'on remarque en voyant ces petites figures rayonnantes de plaisir, demander sans cesse qu'on recommence le jeu.

Puis on lance la balle à l'enfant qui la repousse, et l'on chante : « La balle vient à toi, elle vient à moi, etc. » Ce jeu lui donne une idée de son *individualité* dont il n'a conscience que vers sa seconde année ; jusque-là, il s'est senti instinctivement uni au tout ; il n'a pas dit *moi*, il s'est appelé des noms qu'il a entendu répéter aux autres.

Ici, l'enfant s'occupe à réunir les six balles : il en forme une ligne droite ou un cercle, variant en même temps le voisinage des couleurs.

Là, une jeune fille de quatorze ans tient un enfant sur ses genoux et l'exerce en chantant : « Ouvre les mains,

« reçois la balle ; ferme la main, la balle se repose, etc. » Ce jeu fortifie les mains en étendant les muscles ; les directions variées de la balle apprennent mille choses.

Une autre jeune fille imprime à la balle divers mouvements qu'elle indique en chantant : « La balle saute, se « balance, danse, vole, roule, etc. » Puis la comparant à différents êtres qui répondent à ces divers états : « Elle « saute comme l'écureuil, vole comme l'oiseau, etc. » On fait aussi remarquer le mouvement de rotation qu'elle suit quand on la lance en l'air.

Tous ces petits jeux, insignifiants en eux-mêmes, sont ici fort importants ; ils aident au développement de l'intelligence par celui des sens.

Frœbel a pour principe de ne pas donner à l'enfant une *variété d'objets*, mais de lui montrer une *variété de choses dans un même objet*.

Il a composé un petit livre où l'on trouve cent chansons qui indiquent cent jeux différents avec les balles ; ces jeux fortifient le corps, jusqu'à dix ou douze ans, et développent l'intelligence.

Frœbel applique autant que possible à sa méthode des matériaux et des jeux *connus*, et en général inventés par les enfants eux-mêmes.

Celui qui a bien observé les enfants sait qu'ils s'amusent surtout quand ils apprennent quelque chose, quand leur jeu exerce tout à la fois les membres, les sens et les facultés de l'âme ; on répond donc à la loi de la nature en le dirigeant vers ce but.

Développant une science inconnue jusqu'alors, Frœbel donne à l'enfant, dès sa naissance, avec la *nourriture matérielle*, la *nourriture pour son âme* immortelle, qui vient de naître avec le corps.

L'instinct maternel doit en profiter pour suffire aux besoins de l'*être raisonnable en germe*, qui demande à être traité rationnellement dès son entrée dans la vie.

Toute faculté donnée par le Créateur tournera au

mal, si elle n'est employée à faire le *bien*, comme toute force qui n'est pas dirigée vers une activité productive sert à faire souffrir l'être moral. L'être *matériel* opprimera d'autant plus l'être *moral* de l'homme, que les besoins de ce dernier seront moins satisfaits.

Par exemple, l'habitude est très-répandue parmi les bonnes de donner quelque nourriture à l'enfant quand il porte à sa bouche des objets qui ne se mangent point. Elles ne comprennent pas que l'enfant agit ainsi pour *connaître les choses* par le sens du goût, le seul qui soit encore développé chez lui.

Cette habitude dirige l'attention de l'enfant vers un besoin matériel, tandis que c'est son instinct intellectuel qui veut se contenter. D'après Frœbel, les sens doivent, d'aussi bonne heure que possible, servir d'instruments à l'âme, et cela ne peut se faire qu'en étudiant, et en organisant avec soin les premières occupations.

Continuons à observer les enfants dans le jardin.

Voilà le *second don* de Frœbel qui amuse un petit cercle de bambins. Ils regardent avec la plus grande attention trois solides mis en mouvement par une baguette.

C'est un cube, un cylindre et une boule en bois.

Pour faciliter la comparaison entre les objets, seul moyen de les comprendre, Frœbel donne toujours deux opposés, deux contrastes : ici le cube et la boule. Le premier représente la *variété* — surfaces, bords, angles et le repos — (puisqu'il ne roule pas). Le second représente l'*unité* — il est partout le même — et le mouvement.

Si entre ces deux opposés on place un objet intermédiaire — ici c'est le cylindre — l'enfant s'aperçoit que celui-ci réunit quelques propriétés des deux autres : le cylindre a deux côtés en surface, comme le cube ; il est rond comme la boule.

On passe une baguette d'abord sur les surfaces du cube, puis sur les angles et les bords ; on le fait ensuite tourner sur lui-même. L'enfant voit ainsi le cylindre, le

cercle et le double cône, les trois formes fondamentales de la mécanique et de la cristallisation. Toutes les lois de la mécanique se retrouvent dans la nature.

Le cube est non-seulement la forme fondamentale de la cristallisation, mais il est aussi la *première forme régulière* que les hommes ont trouvée. Les trois Grâces des Égyptiens étaient trois cubes appuyés l'un contre l'autre ; preuve qu'ils ne connaissaient encore aucune autre forme qui leur parût plus *belle*. C'est donc vraiment un point de départ pour la forme.

Le cylindre, en tournant sur lui-même, reproduit la boule et d'autres solides, montrant, comme le cube, que le *suivant* est toujours contenu dans le *précédent*.

Le chant explique tout ce que les solides font voir à l'enfant. Par exemple, le cube dit : « Vois comme je m'al-« longe quand tu me tiens par mes angles » ; et la boule : « Tu me tourneras tant que tu voudras, toujours boule « tu me verras. »

L'enfant, d'ailleurs, ne peut et ne doit pas comprendre le sens abstrait de ces choses ; il en reçoit l'impression : à son âge il ne peut se développer qu'ainsi.

Lui donnant une série *progressive* de formes, de couleurs, de sons, de mouvements, de grandeurs, etc., il reçoit l'impression du développement général d'après la loi fixe et logique qui enchaîne, qui unit tous les objets de la création. Cette loi répond à l'organisation morale de son être, et le prépare à apprendre plus tard, avec fruit, une fois qu'il possède, par des choses simples et particulières, un point de comparaison qui lui permet de juger et de saisir les composées.

Cette méthode d'instruire l'enfant par les jeux lui cause beaucoup moins de fatigue et d'ennui que si on lui donne une multitude de jouets compliqués, qu'il a de la peine à distinguer, à comparer, ainsi qu'il est toujours instinctivement porté à le faire. Jouant avec lui d'une manière raisonnable et avec un *but*, on fait vraiment son éducation.

Empêcher autant que possible que la paresse ne s'empare de lui, que l'ennui ne le gagne, c'est agir *moralement* sur lui. Développer le cœur par l'amour maternel, lui faire prendre de bonnes habitudes, voilà toute l'éducation des premières années, regardée comme la plus importante.

Nous voyons encore quelques tout petits enfants que les bonnes font dessiner sur du sable fin placé devant eux; elles conduisent leurs doigts et les aident à tracer des cercles, des triangles, des maisonnettes, des arbres, etc.

Le dessin, ainsi exécuté; *le chant*, langue primitive de l'homme; *les mathématiques naturelles*, qui font ressortir la grandeur, la forme des objets : tels sont, d'après Frœbel, les jeux qui répondent aux premiers besoins de l'âme de l'enfant. Le dessin fournit à l'âme des signes visibles pour reproduire ses impressions; le chant donne de la vie aux sentiments; les mathématiques contentent l'intelligence en démontrant les lois fondamentales de la nature.

Voilà une vraie base pour tout ce que l'enfance doit apprendre plus tard, car c'est surtout la base d'une activité *artistique*, lui faisant aimer le beau, que Frœbel veut développer chez l'enfant. En exerçant les organes de la forme, de la couleur, du son, de la perspective; en éveillant l'idée de la comparaison, etc., c'est le côté idéal de la nature qu'il veut contenter, avant que les instincts matériels ne se montrent.

Tous ces enfants ont l'air fort occupés avec leurs jeux; l'expression contente et heureuse qui anime leur figure prouve que ces occupations leur conviennent.

Si les mères savaient combien ces petits êtres peuvent déjà souffrir de l'ennui et du manque de secours pour se développer; si elles savaient qu'un jeu bien dirigé aurait pour eux l'effet du soleil sur les plantes, elles profiteraient des conseils de Frœbel. Les avantages des crèches et des salles d'asile seraient doublés si on y introduisait l'usage de ses jeux.

Il faut encore faire mention des *jeux gymnastiques* destinés à développer les mains et les doigts.

Les mouvements de l'enfant prouvent qu'il veut se servir de ses mains; il les promène sur tout ce qu'il peut saisir.

Instinctivement, les mères ont inventé, pour exercer les membres, différents jeux qu'on retrouve dans tous les pays.

Mais ces jeux employés, soit au sein des familles, soit dans les salles d'asile, sont trop peu méthodiques pour atteindre vraiment leur but. La première élasticité des mains se perd plutôt qu'elle n'est développée; et la dextérité, la vigueur des muscles, qu'on pourrait facilement augmenter pendant les six premières années, doivent se produire plus tard toujours d'une manière imparfaite, bien qu'on y emploie beaucoup de temps.

Frœbel a pour les enfants, dès leur première année, une série de petits jeux qui les amusent, les instruisent, exercent les différents muscles, délient les doigts et donnent aux mains une adresse étonnante. Il les indique dans son livre, *les Causeries et Chansons de la Mère*, au moyen d'images et de chansons.

On nous appelle pour visiter l'endroit où vont maintenant travailler les enfants que nous avons vus dans leurs petits jardins.

Nous entrons, par un vestibule qui sert de vestiaire, dans une salle bien aérée dont les murs sont entourés de larges armoires vitrées qui contiennent plusieurs boîtes des *six dons* de Frœbel, des ouvrages faits par les enfants, des matériaux à leur usage, des collections de minéraux, de plantes et de mousses séchées, d'insectes, d'oiseaux et d'animaux empaillés. Les enfants sont assis par douze devant des tables, sur des bancs peu élevés.

Les murs de la salle voisine où travaillent les plus jeunes sont ornés de figures représentant des travaux d'agriculture et de jardinage, de ménage, différents métiers, etc.

Sur le mur qui fait face à la porte on voit deux gravures : l'enfant Jésus avec sa mère, et Jésus bénissant les enfants. Ils ne peuvent encore imiter le modèle de l'homme adulte ; ils peuvent déjà comprendre l'enfant modèle que Dieu leur donne.

On le leur montre comme l'enfant idéal ou divin, en leur racontant sa vie, en donnant ses vertus pour exemple, en opposant à toutes les fautes qu'ils commettent ce petit enfant Jésus qui n'était jamais désobéissant envers sa mère, jamais ingrat, etc.

Les tout petits de deux à quatre ans ont chacun devant eux un cube divisé en huit cubes semblables ; c'est le *troisième don* de Frœbel.

Le second don a déjà fait parfaitement comprendre à l'enfant le cube comme solide ; il sert donc maintenant de *chose connue* pour arriver à l'*inconnu*.

Ce principe, dont on reconnaît partout l'importance, est rarement appliqué dans les écoles. La plupart des élèves n'ont aucune chose vraiment connue pour point de départ.

Une jeune personne qui se destine à l'enseignement est assise en tête de la table ; elle montre aux enfants les divisions du cube ; ils l'imitent et chantent comme elle, en faisant les opérations indiquées.

Elle présente le cube entier, et chante « un entier, » donnant aux notes la durée d'une longue ; puis partage le cube horizontalement en deux « moitiés, » et continue ainsi les divisions verticales et perpendiculaires, afin que l'enfant voie la division dans les trois sens. On recommence ensuite en faisant les quarts et les huitièmes, notant toujours le chant d'après la mesure indiquée par les divisions.

De cette manière, les enfants apprennent facilement cette opération, si difficile pour eux quand on veut plus tard la leur faire comprendre au moyen des chiffres et dans l'étude de la musique.

On fait ensuite de petits bâtiments avec les huit cubes,

en passant par toutes les formes sans jamais détruire la précédente. C'est ici la règle de ne *jamais détruire*, mais de *construire*.

Le grand développement du sens de la *destruction* dans notre génération, a certainement sa source dans la *destruction* première des joujoux. D'où vient que tous les enfants, même les plus calmes, les plus doux, aiment à briser leurs joujoux? Ce n'est évidemment pas pour le seul bonheur de détruire, ils cèdent à leur penchant inné, qui est de construire et de *transformer*.

Transformer la matière pour l'étudier et la comprendre, voilà la tâche de l'homme dans la vie matérielle; dès sa naissance, il en a le germe en lui.

Les enfants peuvent bien rarement transformer les joujoux qu'on leur donne. Ils les brisent pour connaître leur construction et pour *exercer leur activité* en les reconstruisant. N'y parvenant pas, l'instinct de la construction, de la combinaison ne se développe point, ils n'apprennent pas à connaître les choses à fond.

C'est en recomposant les objets qui les entourent qu'ils arrivent vraiment à les comprendre. Les matériaux donnés par Frœbel les obligent à concentrer leur attention pour atteindre *un but* : trouver et construire une chose quelconque.

Quand les enfants savent former des figures, on les laisse en inventer librement. On leur fait raconter ce qu'ils ont pensé en fabricant tel objet; on compose des histoires qui lient les différentes formes d'architecture par des événements fort simples. En peu de temps les enfants gagnent ainsi une grande facilité à s'exprimer, ce qui les amuse beaucoup.

Il est impossible de démontrer exactement comment les huit cubes servent à faire une quantité de figures si variées. En plaçant les cubes de différentes manières, en les mettant surface contre surface, angle contre angle, et surface contre angle, les enfants ont trouvé trois cents

figures régulières se développant sous une forme fondamentale. On nous montre ces figures collées en papier blanc sur du carton bleu ; c'est une récompense pour les enfants de *fixer* ainsi les figures trouvées par eux.

Frœbel divise ces figures en trois classes : il nomme *formes mathématiques* celles qui se rapportent à la grandeur ou au nombre ; *formes artistiques*, celles qui sont régulièrement construites et répondent au sentiment du beau ; formes *de la vie usuelle*, celles qui représentent des meubles, des édifices, etc. Les trois facultés dont l'âme humaine est capable sont ainsi mises en jeu.

L'instinct de la construction chez les enfants a fait depuis longtemps adopter les boîtes d'architecture comme le joujou le plus utile ; mais on n'avait pas encore une bonne méthode qui montrât tout le profit qu'on peut en tirer pour le développement intellectuel et artistique.

Nous voyons, devant une seconde table, des enfants occupés avec le *quatrième don*, le cube divisé en huit plans égaux, ce qui donne une nouvelle série de formes.

A ces deux boîtes s'en rattachent deux autres plus grandes (le 5e et le 6e don), dans l'une desquelles le cube est divisé deux fois, suivant les trois directions indiquées au troisième don. Il produit ainsi vingt-sept cubes semblables, dont trois sont partagés en *moitiés* et trois en *quarts*. Cette combinaison donne, outre les éléments nécessaires pour construire de nombreuses figures, une méthode qui rend évidentes toutes les règles fondamentales de la géométrie.

Les enfants qui ont commencé d'après ce système répètent souvent ensuite quand on leur enseigne les mathématiques : « Je sais très-bien cela, je l'ai déjà *joué* dans le « *Jardin d'enfants.* » Mais il faut voir l'*application* de ces moyens si ingénieusement inventés, pour se convaincre de tous les avantages qu'ils peuvent produire.

Dans l'autre boîte (le 6e don), le cube est divisé en

vingt-sept plans, dont six sont encore partagés, trois en hauteur, trois en largeur, donnant ainsi des colonnes et des carrés.

On nous montre des lithographies; elles reproduisent les formes d'architecture trouvées par les enfants; ce sont celles qui représentent les plus jolis monuments, des meubles, etc. Ces lithographies servent aux directrices qui ont ordinairement moins d'imagination que les enfants; mais elles ne les donnent pas aux élèves qui inventent avec facilité.

Sur de longues bandes de carton bleu, on a collé une immense variété d'arabesques, de rosaces, d'ouvrages de marqueterie, qui ont été composés par les enfants au moyen du cinquième don.

On développe ainsi non-seulement l'adresse et le goût, mais encore le sentiment du beau, les talents artistiques.

En observant les divers objets représentés par les enfants au moyen de ces boîtes d'architecture, on voit qu'ils y peignent leur caractère, leurs dispositions, leurs goûts. Un petit garçon bien doux, bien sérieux, a construit une petite chapelle, surmontée d'une croix, et s'amuse à imiter le tintement des cloches; un autre a élevé trois colonnes qu'il consacre *aux trois héros* dont il admire les hauts faits; une petite fille a bâti une cuisine, un four; d'autres ont fait un vaisseau, une cabane, un ermitage, des maisonnettes.

Regardons maintenant à quoi s'occupent les enfants d'une autre table. Au moyen de triangles en bois ils forment des figures; à un dessin très-simple succède *son opposé*, puis deux *intermédiaires*; ces quatre figures sont réunies en une seule.

Quand l'enfant s'est bien exercé sur les solides, on lui donne *la surface* du cube — des planchettes carrées et triangulaires, — des rectangles, des angles aigus dont le nombre est doublé dans chaque boîte, allant ainsi de

quatre à soixante-quatre pour faciliter les combinaisons de l'enfant qui, sur une figure donnée comme point de départ, doit en construire beaucoup d'autres, transformant la précédente sans jamais la détruire. L'enfant, de cette manière, apprend à saisir les objets dans leur ensemble comme dans leurs parties; et les yeux s'habituent à la symétrie des proportions.

La préparation aux mathématiques se fait ainsi avec une extrême facilité. Les mathématiques développent chez l'enfant plus âgé la faculté du raisonnement, et cela sans efforts, par la vue et la pratique, sans recourir aux démonstrations abstraites. Les formules scientifiques seront données plus tard à l'école, quand ces vérités auront été déjà démontrées *activement* jusqu'à l'évidence.

Habitués à l'ordre, nos petits architectes remettent maintenant leurs cubes dans les boîtes, et prennent à la place de petits *brins* de bois, longs comme des allumettes, qui sont la surface d'un cube coupé en *lignes* droites; aussi les appelle-t-on *lignes mobiles*.

La directrice donne un de ces *brins* à chaque enfant; ils le tiennent verticalement, et nomment différents objets auxquels il ressemble : un crayon, une aiguille, un bâton, etc. Avec un second *brin* on leur fait dresser une ligne perpendiculaire à la première. Avec deux autres, on leur fait ajouter des lignes obliques. On forme ensuite des lettres majuscules, et chaque enfant écrit son nom de cette manière en y ajoutant quelques courbes. C'est le premier exercice d'écriture et de lecture.

La méthode employée aujourd'hui, qui consiste à montrer les lettres sur un tableau, ne réussit point à fixer l'attention des plus jeunes enfants, parce qu'ils ne peuvent pas s'intéresser à ces signes qui ne signifient rien pour eux; et comme leur œil n'est point encore habitué à ces formes, ils les distinguent difficilement. Ils se contentent donc de répéter machinalement ce que disent d'autres enfants plus âgés, et restent ainsi *oisifs* et *ennuyés*. On

voit cela dans toutes les salles d'asile ; les petits sont presque toujours occupés à chiffonner leurs blouses, à jouer avec le premier objet venu.

Ces pauvres enfants sont bien souvent réprimandés quand ils s'amusent avec quelque bout de papier ou quelque morceau de chiffon, les pliant, les repliant en tous sens, guidés par l'instinct qui les pousse à faire usage de leurs mains — pour *agir !*

On n'apporte pas assez d'attention à ces faits, minimes en apparence, mais dont les conséquences sont fort graves.

L'enfant se voyant puni pour une action qu'il a faite d'après une loi de sa nature, d'après la loi innée de l'activité, ne saura plus discerner clairement le bien d'avec le mal. A cet âge, on fausse facilement la *conscience* qui est encore un *instinct*, mais un instinct divin et bien fort, la voix de Dieu. Il existe peut-être peu d'hommes dont la conscience n'ait pas été faussée par l'éducation ; et c'est dans les premières années que les suites de ce fait sont le plus nuisibles.

Dès que l'enfant est occupé *manuellement*, *son attention est fixée*. C'est là le point important ; acquérir de l'adresse n'étant encore pour lui qu'un avantage tout à fait secondaire.

On nous montre encore la méthode employée pour faire avec les *brins* toutes les opérations arithmétiques. Pezta-lozzi a donné le Boulier-compteur, dont on se sert dans nos écoles ; mais les enfants n'y font pas toujours attention, tandis que les brins de bois dans *leurs mains* les occupent véritablement, parce qu'ils sont obligés de les manier *eux-mêmes*. Voilà le seul moyen *sûr* de fixer l'attention des plus jeunes. On apprend les *fractions* en cassant les *brins* en plusieurs morceaux. Il n'est permis de *briser* que dans ce cas.

Avec leurs *brins*, les enfants font ensuite des figures, des meubles, des maisons, des arabesques, etc., d'abord chacun séparément, puis réunis : chaque enfant pose à

son tour deux *brins*, concourant ainsi à la formation d'une figure non convenue. Quand on a obtenu de cette manière une belle forme, une arabesque, ou autre chose, on désire la consacrer et on la colle, moyennant de tout petits brins *gommés*, sur du carton. On nous montre une collection charmante, qui prouve que le *goût artistique* des enfants est vraiment développé.

Les petits, pour ne pas rester assis trop longtemps, s'en vont deux à deux en chantant faire des *courses* dans le jardin. Pendant ce temps, quelques petites filles cueillent des fleurs pour tresser des couronnes, qui sont destinées aux enfants qui auront atteint le but les premiers.

Voyons maintenant à quoi s'occupent les plus âgés.

Ceux qui sont depuis peu dans l'établissement ont des ardoises *réglées* en damier par des lignes creuses. Le crayon tombant dans les raies fera des lignes droites qui donneront à la main beaucoup de fermeté. Les cahiers des autres sont également *réglés* en damier, d'une encre bleue très-pâle, pour ne point gâter l'effet du dessin, qu'on fait en repassant les lignes horizontales ou verticales, ou en divisant les carrés par des lignes obliques. Les enfants ont inventé des dessins qui réussissent admirablement sur ces damiers.

On commence par former des figures géométriques, des rectangles par exemple, qu'on groupe — comme nous l'avons vu faire avec les planchettes — jusqu'à ce que l'on ait trouvé un joli dessin. La seconde forme doit toujours être l'*opposé* de la première, des formes intermédiaires unissent les deux opposées.

On invente ensuite librement, se servant d'abord de lignes droites, puis de lignes courbes et de circonférences.

Ici encore, en partant *graduellement* de la ligne simple à la combinaison de plusieurs lignes, Frœbel indique la *loi de combinaison*, qui se trouve partout dans la nature. Un jour où l'on expliquait aux enfants la *loi de progression* dans l'organisation des plantes, en commençant par les

plus simples pour arriver à de plus compliquées, un petit disait : « Ah! le bon Dieu fait donc comme nous dessinons? » Cet exemple prouve que l'instinct de l'enfant comprend la logique que Frœbel leur enseigne.

Une collection de jolis dessins, rangée dans une armoire, prouve l'efficacité de la méthode. Les lignes sont d'une pureté, d'une hardiesse étonnantes; on y reconnaît en même temps beaucoup de goût et d'originalité. Il faut faire inventer de bonne heure, avant de faire copier, pour que le génie se manifeste.

Plusieurs de ces dessins sont coloriés; on donne aux enfants les trois couleurs primitives seulement ; ils doivent composer les autres.

On nous montre aussi une grande collection de tissus, fabriqués par les enfants avec des bandes de papier de différentes couleurs, de la paille, du cuir, des rubans, et destinés à faire des mots, des étuis, des portefeuilles, des corbeilles, etc.

Cette occupation représente la première manière de tisser que les hommes aient inventée; on sait que ces procédés primitifs sont le point de départ de tout ce qui se fait dans le *jardin*. Les enfants de trois ans tressent déjà facilement d'après cette méthode, et c'est une de leurs occupations favorites.

Ces petits ouvrages sont employés en cadeaux aux parents, aux amis, mais surtout à une vente ou à une loterie faite la veille de Noël; avec ce qu'elle rapporte, on achète les objets les plus utiles pour *les enfants pauvres*.

L'attente de cet heureux jour où l'on charge l'arbre de Noël (Christbaum) de cadeaux destinés aux pauvres, fait travailler les enfants avec une ardeur extrême. Il y a des enfants qui refusent de goûter pour continuer à travailler. Voilà la morale *pratique :* faire travailler les riches pour les pauvres !

Dans une autre armoire nous voyons des collections de figures géométriques ou de fantaisie, faites en *pliant un carré*

de papier; c'est une série progressive de cent vingt pièces; chaque forme sort de la précédente. Les différents plis que font les enfants les préparent à l'étude de la géométrie, et la main atteint une adresse étonnante. Puis nous voyons encore de nombreuses découpures formant les plus jolis dessins. Les parcelles de papier qui restent des découpures servent à faire d'autres dessins, en les collant sur du carton. On enseigne l'*économie* en utilisant les choses les plus insignifiantes; ainsi, les restes des plumes usées par les enfants les plus âgés servent, en les réunissant par des épingles, à faire de jolis petits meubles; les coussins de ces chaises et canapés sont formés de chiffons. On fait aussi de charmants ouvrages avec des *pois* amollis dans lesquels on enfonce de petits brins de bois. Mais avant d'arriver à la liberté de forme qui conduit au beau, on fait des formes géométriques et de cristallisation, pour suivre toujours la *loi universelle* de la nature.

Nous voyons encore une collection de dessins piqués sur du papier avec une aiguille.

Sur d'autres, on a passé des fils par les trous pointés : c'est le premier exercice pour apprendre à coudre.

Il est facile de voir que dans tous ces ouvrages, on a commencé par des matières grossières pour arriver peu à peu à de très-fines. L'homme doit se rendre tellement maître de la matière qu'il puisse en quelque sorte la *spiritualiser*, en faire jaillir des idées et arriver à *l'art*.

Dans tous ces ouvrages nous retrouvons la loi fondamentale du système de Frœbel : réunir des opposés par des intermédiaires, aller de l'unité à la variété.

Le but de ces occupations n'est donc pas seulement d'exercer le coup d'œil pour la forme, les couleurs, l'harmonie, la grâce, etc.; de développer l'adresse des mains, mais encore de faire faire une *gymnastique intellectuelle* par la logique des procédés, par la comparaison des différentes formes, par les résultats auxquels on doit arriver.

Ici le but *industriel* n'est pas le plus important — quoi-

qu'il ait beaucoup d'avantages pour les enfants pauvres qui peuvent déjà gagner ainsi quelque chose. — On veut surtout développer le sentiment du beau pour satisfaire les aspirations de l'être spirituel, pour donner à l'enfant un peu de *savoir-faire*, afin qu'il puisse représenter, réaliser ses idées, être vraiment *producteur*; et donner, en un mot, un libre essor à ses dispositions naturelles.

On n'atteindra pas ce but en faisant faire aux enfants des choses *purement utiles*; c'est *abuser* de leurs forces que de ne les occuper que machinalement. Le principe de Frœbel est de réunir toujours l'exercice intellectuel à l'exercice manuel, et d'organiser le travail de manière que son résultat développe le sentiment du beau.

La force et l'adresse acquises ainsi sont beaucoup plus profitables à l'enfant, qui peut dès lors travailler avec intérêt, et se rendre utile *lui-même*. Des mères de la classe des artisans, dont les enfants fréquentent les jardins, vantent beaucoup leur adresse et leur zèle à se rendre utiles, de retour à la maison.

Faisant le tour des tables, nous remarquons quelques ouvrages *modelés en terre glaise*; une petite fille de six ans travaille à une charmante corbeille remplie de fruits. On nous montre comme l'œuvre d'un enfant de sept ans, un temple entouré d'élégantes colonnades, un cheval poursuivi qui galope : on est frappé de la pureté des formes, de la hardiesse de l'exécution.

On nous raconte que cet enfant a fait longtemps le désespoir de ses parents par son caractère vif et obstiné. Il brisait tout ce qu'il pouvait atteindre, battait les domestiques, se laissait aller à des emportements inouïs. Doué de beaucoup d'intelligence et d'énergie, il ne savait que faire de ses forces non employées, non dirigées.

Son caractère a changé bien vite une fois dans le jardin d'enfants, et il montre déjà un talent réel pour la sculpture.

Ce génie naissant usait ses forces dans le *mal*, parce

qu'on ne le dirigeait pas vers le bien; il s'en servait à détruire, parce qu'il ne pouvait les utiliser à construire.

Que de rares dispositions sont destinées à s'éteindre, faute d'être développées, et ce qui est pire encore, conduisent l'homme au mal, ou du moins au malheur! Nous répétons que chaque force donnée par Dieu peut mener au mal, si elle n'est développée et dirigée vers le bien; et c'est dans l'enfance seulement qu'on peut être sûr de ne pas fausser sa direction.

Ces modelages en terre glaise pourraient devenir fort utiles aux enfants pauvres; la fabrication de divers objets de luxe, qui se vendent très-cher, pourrait fournir pour eux une précieuse ressource.

Pour modeler, on prend d'abord une *boule*, on la coupe de six côtés avec des couteaux de bois, et l'on en fait un *cube*; en coupant les bords et les angles du cube on retourne à la boule. On passe ainsi par toutes les formes primitives de la cristallisation. On laisse faire ensuite l'imagination qui produit une multitude de charmants objets.

En observant ces physionomies enfantines, on est frappé de l'expression de contentement et d'intérêt qu'elles expriment en se livrant à ce travail; on voit qu'il leur convient, qu'il les satisfait.

Ne faut-il pas avant tout donner à ces jeunes âmes le bonheur, ce soleil qui doit les fortifier, pour supporter plus tard les épreuves de la vie humaine? Ajoutez-y, d'après Frœbel, une *discipline* physique et morale dès les premières années, ainsi que les petits sacrifices que la communauté exige, et ils comprendront aussi l'abnégation chrétienne. Nos écoles dessèchent bien des cœurs, et l'esprit comme les membres s'engourdit trop souvent sur ces bancs, où tout mouvement naturel est interdit pendant de longues heures. Ce régime est surtout contraire au caractère français, qui exige peut-être plus que tout autre le mouvement et la liberté. La direction et la discipline *pratique* du jardin d'enfants empêche l'abus de

la liberté et donne une règle pour les heures de récréation pendant lesquelles ils sont livrés à eux-mêmes dans le jardin ou hors du jardin. Cette règle, loin de les gêner, leur plaît, parce qu'ils aiment naturellement l'harmonie.

En ce moment d'autres écoliers reviennent d'un cours qui ne s'est pas fait sur les bancs de la classe. Nous voyons passer une vingtaine d'enfants de huit à douze ans, portant sur le dos une boîte en fer-blanc qu'ils ont remplie de plantes, de fleurs, de mousses, d'insectes, de minéraux récoltés dans les bois et sur les montagnes voisines. Ces excursions botaniques, si faciles à la campagne, devraient se faire surtout dans les villes, où les enfants ont si rarement l'occasion de voir la nature. Les chemins de fer et les voitures publiques donnent maintenant tant de facilités pour aller visiter les bois et les campagnes voisines.

Au retour de l'excursion, on étale sa petite moisson sur une grande table, à l'ombre des arbres, où l'on attend le directeur pour la leçon d'histoire naturelle. Chacun se prépare à le questionner sur tous ces objets curieux, impatient de recevoir les renseignements désirés.

Cette seule leçon, à laquelle le stimulant de la récolte botanique et le désir spontané de savoir ajoutent tant d'attraits, instruira plus que cent autres leçons données dans les écoles ordinaires. Bien entendu que les classes se font régulièrement, sans qu'on ait toujours recours aux excursions.

C'est un principe de Frœbel, de n'enseigner en quelque sorte à l'enfant que ce qu'il *demande*, mais de l'exciter à demander. Il professait cette théorie dans son établissement de Keilhau; chaque année on faisait, et on fait encore, des *voyages* à pied, plus ou moins longs, suivant l'âge des enfants; ces voyages étaient un véritable cours d'étude dont les champs, les forêts, les fabriques, les manufactures, les usines, les musées, etc., étaient le théâtre. Ce sont là des études qui ne s'oublient jamais et qui for-

tifient la santé. On recommence ensuite avec de nouvelles forces et un nouveau zèle l'instruction habituelle.

Dans l'établissement que nous visitons, les différents degrés du système d'éducation de Frœbel ont été réalisés : le *jardin d'enfants*, pour les enfants de deux à sept ans, avec une espèce de crèche pour les tout petits; la *classe intermédiaire*, pour les enfants de six à huit ans; la *classe élémentaire*, pour ceux de huit à dix ans, et enfin une classe pour ceux de dix à douze ans.

Le principe du jardin d'enfants est développé dans toutes ces classes, qui se transforment en *ateliers* pour les travaux *artistiques*. Les moments de récréation sont consacrés à la gymnastique et au jardinage. Ainsi *le jardin d'enfants est continué pour tous les âges*.

On nous invite maintenant à visiter le jardin *commun*. Une grande allée bordée de jeunes arbres fruitiers conduit à un vaste espace, divisé en plusieurs parterres. On y voit germer et fleurir du blé, des herbes de pâture et de médecine, des légumes, des plantes de toutes espèces destinées au cours de botanique; une petite pépinière est là dans le même but. Ce jardin est cultivé par les écoliers, qui y travaillent chacun à son tour. Un peu plus loin, ils ont leur parterre à eux : ils ont ainsi une propriété et remplissent les devoirs de la communauté.

Avoir une propriété est un des premiers besoins de l'enfant. Assis sur son petit banc, construit par lui-même, il ressent le premier sentiment d'un *chez soi* aimé. Ce n'est pas ici purement le plaisir de posséder, c'est surtout celui de soigner quelque chose, de remplir des devoirs.

Le jardin de chaque écolier nous montre les goûts de son petit propriétaire : ici, nous voyons une grotte ornée de coquillages; là, un petit bassin avec des cygnes, des bateaux, des poissons modelés et sculptés; plus loin, des chapelles, des monuments en bois ou en terre; ailleurs, on a imité avec des pierres les ruines d'un vieux château.

On commence l'étude de la géographie en faisant le

plan des petits jardins, puis du grand jardin tout entier, et enfin du village et des environs. Dans les leçons de modelage, on reproduit en relief des paysages, des montagnes et des fleuves.

L'étude de l'histoire universelle commence par le livre où des images indiquent les jeux gymnastiques des *nourrissons*; ces images représentent les occupations premières de l'enfant, des scènes de famille, des animaux, etc. Au moyen de ce livre les mères doivent montrer à l'enfant quelle était sa vie à son commencement; elles doivent lui faire voir les actions, les devoirs des premières années; passer ensuite à l'histoire de la famille, des ancêtres, et arriver ainsi à l'histoire universelle; partout du *petit*, du *proche* pour aller au *grand*, à l'*éloigné*. C'est là vraiment passer du connu à l'inconnu.

Frœbel veut donner à l'enfant les mathématiques comme fondement de toutes les connaissances, mais les mathématiques vivantes en quelque sorte, qui sous ses yeux ressortent naturellement de la forme, de la grandeur, du nombre des objets, sans sèches formules, comme l'expression immédiate de la loi universelle.

Il faut étudier cette idée dans le livre de Frœbel sur l'*éducation de l'homme*. On reconnaîtra, d'après ces simples indications, qu'il donne de cette manière à la jeune intelligence *une base logique*, fondée sur l'analogie des lois de la pensée humaine avec les mathématiques, dont l'ignorance absolue produit trop souvent le désordre des idées ou l'adoption d'idées fausses.

On nous appelle maintenant pour assister à la fin de la matinée. Nous voyons rentrer les plus jeunes enfants; ils ont été visiter les animaux, les poulaillers, les pigeonniers, les volières, etc.

Il faut faire observer aux enfants, d'aussi bonne heure que possible, les animaux qu'ils aiment, parce que leur manière de vivre instinctivement a quelque analogie avec la leur; on leur explique leur organisation, leurs habi-

tudes, leurs mœurs, etc.; on leur fait comprendre surtout qu'il est de leur devoir de les soigner et de les protéger comme les créatures du bon Dieu, qui nous a donné de l'intelligence pour en faire profiter les êtres qui n'en ont pas. En appliquant cet enseignement les enfants ne seront plus cruels envers les animaux; ils ne le sont en général que parce qu'ils ignorent la conséquence de leur cruauté, lorsque par exemple, par curiosité, ils arrachent les ailes ou les pattes des insectes.

Enfin, tous les enfants se réunissent au salon, autour de l'harmonium, où les rejoignent bientôt des bonnes *en apprentissage* et une douzaine de jeunes personnes qui quittent un *cours d'hygiène* et *de physiologie* du corps humain; cours auquel on ajoute des études sur la *psychologie* de l'enfant et sur la pratique de toutes les occupations du *jardin*. L'idée de Frœbel sera vraiment réalisée quand tous les parents procureront à leurs filles cette éducation *préparatoire à l'éducation d'autrui*, qui leur permettra de devenir réellemeut les *mères de l'humanité*.

Ces jeunes personnes entonnent une hymne en s'accompagnant de l'harmonium. Les enfants, couverts des guirlandes de fleurs qu'on a tressées pour les courses, sont rangés en cercle, et écoutent avec une attention et un recueillement pieux.

C'est surtout par la *musique sacrée* que Frœbel veut développer les sentiments religieux. Le *cœur* doit être *ouvert* pour recevoir les vérités divines de l'Évangile. Le pur *enseignement* religieux, qui ne s'adresse qu'à l'*intelligence*, ne pourra vraiment sanctifier l'âme, la pénétrer de la parole sainte, si auparavant les sentiments n'ont été exercés d'une manière conforme à la nature enfantine.

Pour arriver au développement moral et religieux, il faut d'abord sanctifier les sens par un développement supérieur qui les fait servir à l'esprit. On acquiert ainsi un contre-poids à opposer aux tendances vers le mal.

Continuant par l'étude de la nature à connaître le Créateur, on arrive peu à peu à la vérité révélée ; on l'aura alors vraiment reçue et comprise, et non pas *apprise par cœur*.

On se sert ici de la musique sacrée, même pour les nourrissons, en jouant auprès d'eux, le matin quand ils s'éveillent, et le soir quand ils s'endorment, des hymnes bien simples sur un harmonica.

Pour développer le goût de la musique et rendre l'oreille juste, on commence, dans les premiers mois de la vie de l'enfant, par toucher seulement les trois notes fondamentales de l'accord ; on passe ensuite à l'accord parfait, et on arrive à de simples mélodies.

Le chant, qui dès le berceau accompagne tous les jeux de l'enfant, doit rester son compagnon habituel. L'instinct des mères, qui leur fait parler à leurs enfants presque toujours en chantant, indique déjà le grand *besoin de la musique pour l'âme qui s'éveille*.

Quand l'hymne des jeunes personnes est terminée, les enfants se rangent deux à deux, et entonnent leur chant de *conclusion*, dont la musique gaie exprime les plaisirs du jour, la reconnaissance envers les parents, les instituteurs, et le Père céleste à qui l'on doit tout. On passe ensuite au jardin en chantant une mélodie de marche.

Plus tard on reviendra encore travailler et jouer quelques heures; puis on finira la journée par des danses. La prière du soir ne se fait *jamais sans préparation*; Frœbel ne permet pas de faire prier les enfants sans que leurs cœurs soient ouverts aux sentiments pieux. On leur fait remarquer quelque phénomène de la nature, le coucher du soleil ou l'organisation des plantes, par exemple ; on y ajoute des paroles édifiantes qui montrent quelque fait touchant de piété, de confiance en Dieu, de protection divine, etc., les liant à la vie propre des enfants ; on leur fait faire ensuite une prière en rapport avec l'objet dont on s'est occupé. Le besoin de la prière est inné chez les

enfants; mais ils ne peuvent, sans transition, passer du jeu à la dévotion. Rien n'est plus nuisible à la piété que ces longues prières, non comprises et récitées machinalement sans sentiment pieux : c'est une profanation de la religion qui détruit la foi.

Toutefois, qu'on ne s'y trompe point, Frœbel ne veut rien faire négliger sous le rapport de l'enseignement religieux chrétien, mais il veut que le développement de l'enfant précède cet enseignement, tout en exigeant qu'on développe le cœur, le *sentiment* religieux, beaucoup plus tôt qu'on ne le fait généralement. Il s'adresse aux mères pour leur donner des conseils admirables à ce sujet, et les sollicite de faire assister les plus jeunes de leurs enfants à leurs actes de dévotion pour agir sur eux par impression.

Au reste, on raconte aussi dans le jardin d'enfants les principaux traits de l'histoire sainte, de la vie de l'Enfant Jésus, etc., mais toujours d'une manière enfantine.

Frœbel veut que chaque objet dans la vie de l'enfant, que chaque enseignement soit lié à l'idée religieuse; tout aboutit là. Il dit : « Toute éducation sera infructueuse qui ne se basera pas sur la religion chrétienne. »

Nous avons parlé du jardin d'enfants en *été*, mais l'hiver aussi rassemble les enfants dans le jardin pour faire des exercices salutaires en jouant et en courant, en allant en traîneau et en patinant pendant qu'il fait beau. Les mauvais jours se passent dans les salles, où on fait de la gymnastique en rapprochant les tables et les bancs des murs, ce que les enfants font eux-mêmes avec empressement.

III

Résumons maintenant les avantages de ces *jardins*. Nous trouvons qu'ils donnent aux enfants une vraie base pour

arriver, dans les limites données, au développement harmonique de toutes les forces physiques, morales et intellectuelles ; résultat qu'on n'obtient point avec l'éducation ordinaire. Cette base est nécessairement la véritable, puisqu'elle s'appuie sur l'instinct de l'enfant, sur les lois de la nature.

Des jeux gymnastiques réglés avec méthode, auxquels s'ajoute un exercice moral et intellectuel, non-seulement fortifient, mais encore *disciplinent* le corps en le rendant l'instrument de l'âme. Ce point est le plus négligé dans le système actuel d'éducation, lequel est loin de conduire à cette vraie discipline qui exerce la volonté en exerçant les membres et les sens. On ne saurait y arriver par la parole, par les exhortations, les réprimandes et les ordres ; il faut l'*action* pour former les bonnes habitudes et soumettre le physique à la volonté.

Le jardin d'enfants en fournit les moyens, la méthode ; il procure surtout cette vie active, indispensable pour former à la vie réelle et pour fixer le caractère.

L'enfant, pour arriver à se connaître lui-même, a besoin de la société d'êtres semblables à lui sous tous les rapports, qui aient les mêmes goûts, les mêmes besoins, les mêmes aspirations. Il lui faut cette société dès le commencement de sa vie ; aussi le jardin réunit-il même les plus jeunes enfants, sous la surveillance de leurs bonnes ou de leurs mères.

L'activité libre qui règne dans ces instituts laisse à chaque caractère les moyens de développer sa *spécialité*. Les jeux, les occupations laissent à l'invention, à la productivité toute son indépendance, mettent au jour les talents, les capacités individuelles, et font reconnaître de bonne heure la *vocation* qui doit servir de guide pour choisir sa place en ce monde.

L'artiste est heureux, il est véritablement fort quand il sent qu'il peut réaliser toutes ses conceptions, toutes ses

idées; l'enfant aussi est heureux quand il se sent en état d'exprimer ce qui se passe en lui, de représenter ses pensées et ses sentiments.

C'est donc l'*influence morale* surtout qui rend précieuse cette communauté des enfants; ils apprennent à se soumettre à une autorité, à un ordre établi, à des lois; ils comprennent qu'à ce prix seulement ils trouveront leur bien-être individuel et faciliteront le bien-être général. C'est l'amour qui dirige ici; c'est par amour qu'on se soumet.

Outre cela, on a su fixer leur attention; on leur a donné les principes de tout ce qu'ils apprendront plus tard à l'école; on leur a préparé l'apprentissage de toutes les professions artistiques et manuelles.

L'enfant ne sera donc pas obligé d'aller sitôt à l'école, où d'heureuses dispositions sont si souvent engourdies par une instruction prématurée; où l'enfant abuse de ses forces et, par cela même, les empêche d'arriver à un complet développement; où l'enfant peu intelligent, qui n'est pas en état d'apprendre aussi vite que ses condisciples, se lasse, se décourage et ne fait rien.

Bien certainement l'habitude de l'oisiveté, le goût de la paresse sont le plus souvent nourris sur les bancs des écoles primaires, où les enfants se trouvent dans une contrainte qui blesse les lois de leur nature. Ils sont astreints à un travail presque purement intellectuel, avant le développement de leur cerveau; le plus souvent ils sont ensuite renvoyés à des travaux manuels, lorsque leur intelligence demanderait une forte nourriture.

Les *jardins*, au contraire, suivent les lois de la nature, qui veut — les enfants l'indiquent eux-mêmes — que le travail physique précède le travail intellectuel, que le premier conduise au second et lui serve d'aliment.

On pourrait peut-être attribuer en grande partie le mécontentement et le malaise des classes ouvrières au manque de préparation pour le travail, à l'habitude prise sur les

bancs de l'école de s'occuper intellectuellement sans *agir*, sans se livrer à des travaux manuels.

Si l'éducation du peuple doit être conforme à la vie réelle qu'il est appelé à connaître plus tard, il est absolument nécessaire d'établir *des écoles pour le travail*, et de les réunir à celles qui s'occupent de l'enseignement intellectuel. La méthode seule de Frœbel peut conduire à ce résultat si désirable : faire marcher de front le développement intellectuel et la préparation au travail.

Aussi, dans le *jardin des écoliers*, on ne doit pas se borner au travail de l'*atelier;* le jardinage doit se transformer en *agriculture*, les *jeux* gymnastiques en vraie gymnastique, exercices physiques qui donnent un contrepoids nécessaire au travail intellectuel de l'école.

La jeunesse pourrait beaucoup gagner en moralité, si on lui donnait pour les heures de *récréations* un local convenable, où il lui fut possible de faire un exercice salutaire. La musique et la danse devraient se joindre aux jeux pour augmenter le plaisir et développer le goût du beau.

On commence à comprendre la grande influence morale de la musique. Les résultats satisfaisants obtenus à Paris par la méthode *Galin, Paris, Chevé* prouvent que l'enseignement de la musique peut être facilement popularisé et mis à la portée de tous. Il faut espérer que le généreux dévouement de M. et de M^me^ Chevé trouvera de l'imitation, et que leur méthode sera plus généralement propagée.

On veut, dans les *Jardins d'enfants*, réunir la vie de famille à l'école, l'école à la réalité, et mettre le plus possible en équilibre les moteurs de l'âme humaine et de la vie matérielle.

En développant de bonne heure le goût et l'habitude du travail, en donnant carrière à la force et à l'adresse, on fournit le meilleur remède à opposer plus tard à la pauvreté, le meilleur moyen pour la vaincre.

C'est donc la charité la mieux entendue que la fonda-

tion de *jardins d'enfants*, ou l'introduction de la méthode de Frœbel dans les salles d'asile.

Qu'on ne se laisse pas effrayer par les difficultés inhérentes à la réalisation de toute idée nouvelle. Les débuts seront peut-être imparfaits, mais ils sont toujours possibles, comme le prouvent les *jardins d'enfants* existant déjà en Allemagne et dans d'autres pays, les salles d'asile de Hambourg et celles d'autres villes, où plus de mille enfants pauvres sont dirigés par cette méthode.

Il n'est pas question de changer tout ce qui se trouve dans les asiles ; on doit garder ce qui est bon, et seulement *ajouter* ce qui manque et ce que Frœbel donne. Encore n'est-il pas question de quelque chose d'irréalisable ; les cinquante établissements de l'Allemagne, l'introduction de cette méthode dans différents autres pays, suffisent pour en *prouver la possibilité*.

Là où manquent les jardins, on peut se contenter de cours entourées de caisses remplies de terre pour le jardinage.

Le système une fois adopté, les améliorations viendront peu à peu, et les directrices des salles d'asile verront bientôt combien leur tâche difficile se trouve facilitée par l'emploi de la méthode de Frœbel.

Il ne faut pas oublier que la directrice ayant montré quelque chose aux dix à douze enfants d'une table,—ceux-ci s'occupent en inventant avec leur matériel, sans autre secours que celui que les petits moniteurs peuvent donner. Les enfants sont plus actifs de cette manière, et la directrice sera *moins* occupée qu'elle ne l'est avec la routine usuelle, qui l'oblige à parler presque continuellement. Un grand nombre d'enfants, s'occupant avec le matériel de Frœbel, restent tranquilles, sans être réprimandés à chaque instant. Une directrice peut facilement surveiller quatre ou cinq tables à l'aide des enfants-moniteurs. Pour cent enfants, il faut deux directrices; mais l'apprentissage des jeunes personnes qui doivent se *préparer pratiquement* dans les

Jardins d'enfants, offre un personnel d'aides qui ne *coûte rien*.

Ajoutons que l'idée de Frœbel, réalisée entièrement, amènera les jeunes personnes des classes supérieures dans les *Jardins d'enfants* et dans les salles d'asile, pour s'exercer dans l'art de l'éducation en vue de leur mission future, soit comme mères, soit comme institutrices, ou pour contribuer d'une manière ou d'une autre à la grande mission éducatrice de la femme. Elles y seront d'un grand secours, surtout pour les heures de récréation, et elles y apporteront plus de vie et de variété et en même temps plus d'ordre. On en fait les premiers essais en Allemagne.

Les résultats obtenus dans des établissements encore incomplets — comme tout commencement — prouvent assez l'efficacité de la méthode. Bien des instituteurs ont déjà éprouvé dans leurs écoliers à quel degré la préparation du *Jardin d'enfants* facilite l'enseignement.

C'est surtout aux mères d'écouter l'appel de Frœbel : *Vivons pour nos enfants*, pour leur préparer un meilleur avenir. C'est aux femmes en général qu'il s'adresse, pour leur faire comprendre leur sainte mission de prêtresses de l'enfance, doublement sainte à l'époque actuelle, où toutes les grandes inventions, toutes les belles idées, toutes les grandes œuvres de l'industrie et de la pensée ne suffisent pas pour soulager et améliorer la misère matérielle et morale. Il fallait une autre invention pour s'adresser à l'*être humain lui-même*, non pas pour lui fournir de nouveaux moyens de jouissance matérielle, mais pour le *moraliser*, pour le rendre *plus heureux par le développement de ses propres facultés*, pour le diriger vers le bien et pour le fortifier dans ses luttes contre ce mal hors de lui et en lui-même ; enfin, pour devenir l'homme complet, c'est-à-dire le *vrai chrétien*, qui vit d'après la volonté de Dieu.

C'est Dieu qui envoie et gouverne ses instruments sur la terre. L'inventeur des *Jardins d'enfants*, de cette *nouvelle base d'éducation*, est un de ces instruments ; *il a*

Pro Juventute
Zentralsekretariat
Bibliothek

trouvé l'invention qu'il fallait pour l'homme-enfant, pour préparer cet enfant plus dignement à suivre les traces de son modèle éternel, venu sur la terre pour sauver le monde.

C'est aux femmes d'apprendre *cette nouvelle science ; de connaître, de comprendre et de soigner l'enfant, l'homme-adulte, l'homme de bien, dans chaque enfant !*

C'est là l'appel que notre époque fait au sexe féminin; c'est là la *première* et la vraie tâche à remplir pour arriver à une régénération universelle. Que les femmes écoutent donc et apprennent la nouvelle science, et adoptent de toute leur âme la devise : *Vivons pour nos enfants.*

B. DE M.....

NOTE DES ÉDITEURS.

Au moment de mettre *sous presse*, nous apprenons qu'au printemps prochain, un jardin d'enfants sera annexé au célèbre gymnase Triat des Champs-Élysées. On nous assure aussi que la même annexion aura lieu aux nouveaux gymnases qu'on a le projet de fonder bientôt dans les douze arrondissements de Paris.

Paris. — Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Sous Presse :

Un Exposé du Système d'Éducation de Fr. Frœbel.

Un Manuel pratique complet de la Méthode,
Avec Figures.

En préparation :

Tous les Objets nécessaires à l'application de la Méthode.

PARIS. — IMPRIMERIE DE GUSTAVE GRATIOT
rue Mazarine, 30.